

Vivaces, mes amours!

Raymonde Caron

Numéro 78, automne 1998

S'écrire jeune

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13668ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, R. (1998). Vivaces, mes amours! *Moebius*, (78), 68–71.

RAYMONDE CARON

Vivaces, mes amours!

À l'église, puis dans le gymnase de l'école — la seule salle des Cèdres pouvant accueillir trois cents personnes — tout le village fête aujourd'hui les noces d'or de Germaine, ma cousine. Ma cousine non pas germaine mais issue de germains: mon grand-père maternel, «pépère Besner», était le frère de sa grand-mère paternelle, «mémère Léger». À noter que ces appellations ne connotaient autrefois que de l'affection, rien de vieillot.

La famille Léger participe aux célébrations que les huit enfants de Germaine et son mari ont ensemble organisées. De la lignée des Besner, il ne reste que moi.

Mon amie Murielle m'a retenu une place à table avec les siens. Sa fille Maryse s'étonne que, pour l'occasion, je me sois déplacée d'aussi loin que Lille en France où j'habite.

— Tu es venue exprès!

— Bien sûr! J'aime beaucoup Germaine. Et j'ai l'impression de représenter ici mes parents et mes grands-parents, très liés aux siens.

— Elles étaient voisines en plus, de lui expliquer Murielle.

— Oui, nous nous écrivons régulièrement d'ailleurs.

— Qui nous dit que vous ne vouliez pas aussi retrouver Les Cèdres?

Madeleine, la bru, m'adresse un sourire entendu. Elle a détecté, à travers le récit autobiographique que je viens de publier, mon attachement à mon village natal. Propriétaire avec André de la boulangerie qui a longtemps appartenu à mon grand-père, elle me propose d'aller revoir l'endroit en attendant le dessert — la boulangerie est située juste en face de l'école.

Le pétrin occupe toujours la même place, les étagères prêtes à recevoir les pains cuits sur la sole à l'avenant. Le

four, au-dessus duquel je m'étais un jour aventurée malgré l'interdiction de ma mère, me rappelle ma première fessée: vif souvenir, en raison non pas de ses trois ou quatre tapes, mais des larmes de mon père chargé de me les administrer.

Mes hôtes gagnés par mon émotion m'invitent à visiter leur maison, attenante à la boulangerie. Mon grand-père y résidait aussi.

En y entrant, *flash-back*. J'ai quatre ans et me tiens debout près de la porte, à côté de ma mère. La salle à manger est noire d'une foule venue rendre un dernier hommage à mon grand-père dont la dépouille mortelle est exposée dans le salon. Boulanger et maire du village des Cèdres, préfet du comté de Soulanges, et surtout mon amour!

Un cousin éloigné se présente. Il n'a pas aussitôt offert à ma mère ses condoléances qu'il enchaîne: «C'est à toi cette belle petite fille?» Tombé sans doute sous le charme de mes boudins et de ma robe à smocks en soie mauve. Dans ce deuil non prévu — mon grand-père, 56 ans, est mort subitement — les couturières Leroux ont fait merveille, il faut le dire.

Madeleine et André m'emmènent dans la cuisine, complètement transformée. Le présent refait surface et nous retournons à la salle des fêtes déguster les gâteaux de leur confection; ils se sont reconvertis dans la pâtisserie quand le pain industriel a envahi le marché.

Adresse au couple jubilaire, chansons de circonstance et danse tardive.

Dans la chambre d'amis de Murielle, je n'arrive pas à dormir. Impossible de fermer les yeux sur le lien possible entre la question du cousin et l'importance que j'attache à mon apparence, cheveux et vêtements surtout. Découverte du plaisir de séduire à n'en pas douter, et peut-être celui d'éclipser ma mère: à l'âge où pointe l'Edipe, non? Mais trêve d'analyse. Pour trouver le sommeil, il vaut mieux que je me borne à mon livre d'images. Je tourne la page.

J'ai cinq ans et suis prisonnière dans un chariot à pain avec mes copines de jeu, Murielle — nulle autre que celle chez qui je couche — et sa sœur Pierrette. Leur père a acheté la boulangerie et je demeure dans la maison contiguë où mes parents ont rejoint ma grand-mère le temps de faire construire ailleurs dans le village.

Ce chariot qui servait à livrer le pain au temps de la traction animale est remisé dans un hangar en cas de panne du camion qui l'a remplacé. On pénètre dans ses deux mètres cubes par une porte que Pierrette et moi, plus gras-souillettes que Murielle, avons du mal à franchir. Là, chacune s'est cherché une place. Notre maisonnette a alors basculé, et la porte s'est refermée brusquement, entraînant l'enclenchement du loquet extérieur.

Du coup, noirceur totale. J'ai peur mais n'en dis rien pour éviter la panique à Pierrette, la plus jeune de nous trois, qui sanglote. Murielle, l'aînée, s'emploie à faire céder la porte de ses coups de pieds.

Entre deux planches du chariot, vis-à-vis de l'entrée de la remise restée ouverte, je découvre un jour et à travers lui une travée de trottoir: qui sait si, par bonheur, un piéton ne pourrait y passer? Pour attirer l'attention vers ce hangar en terrain vague, loin de la rue, nous devons crier très fort, mais enfin! Je fais le guet.

Les heures s'écoulaient sans un chat dans mon champ visuel. Avec la nuit qui tombe s'éteindra ma lueur d'espoir. Les forces de Murielle, qui n'a pas cessé de frapper contre la porte, diminuent elles aussi. Nos parents vont bientôt s'inquiéter. J'ai une idée: ce chariot était à mon grand-père, lui seul peut nous en tirer. Au même instant la porte, épaisse d'au moins cinq centimètres, se fend par le milieu sous le pied de Murielle. Ouf!

Nul doute que cette épreuve aura eu sur moi des retombées, dont probablement ma claustrophobie ainsi que ma croyance en l'invisible. J'ai appris à entrer en communication avec mon grand-père décédé, et il m'a aidée. Si je lui confie mon sommeil, je m'endors.

Pépère a toujours continué de me protéger par la suite. J'avais neuf ans, et j'étais en quatrième année au couvent des Cèdres. Une fin de semaine de novembre, je devais faire une rédaction sur le thème de la mort. Celle de mon grand-père en fit évidemment les frais.

Contribua-t-il au succès que j'obtins? Est-ce d'avoir laissé parler mon cœur qui me valut la note 20 sur 20? Ou l'impact du mot «quinquagénaire» glissé dans l'introduction? Quoi qu'il en soit, ma maîtresse, Mère Sainte-Mariede-la-Protection, montra mon travail à la Mère Supérieure

qui décida de l'utiliser «pour faire honte aux grandes qui n'en rédigeaient pas d'aussi bons». «Les grandes», c'était la classe des huitième, neuvième et dixième années.

À l'heure du français, Mère Supérieure, qui passait par hasard devant ma classe, entra et m'invita à lire ma rédaction devant mes compagnes, joua l'émerveillement, puis m'emmena en grande pompe la lire chez les grandes qui nous attendaient.

Après une dizaine d'années d'études en sciences de l'éducation et trente ans d'expérience en enseignement, il m'est permis de douter des résultats de cette méthode sur les élèves cibles. Je lui accorde cependant d'avoir été bénéfique pour moi: j'aime écrire, je ne connais pas l'angoisse de la page blanche, ni même l'impudeur de me raconter.

Récemment, un lancement officiel de mon premier récit a été organisé aux Cèdres. La fille du pays, mariée à un Français, retrouvait le monde de son enfance et de sa jeunesse. Et qui avait préparé la réception? Ma cousine du côté des Besner, Germaine, et mon amie Murielle qui s'y connaît en sandwiches, la boulangerie de mon grand-père étant passée de son père à son mari et maintenant à son fils.

Profondes, mes racines! Vivaces, mes amours!